

À Edwige Bourstyn-Châtelet

[...] toi sur qui l'avenir comptait tant, tu n'as pas craint de mettre le feu à ta vie...
Nous errerons longtemps autour de ton exemple.
Il faut revenir [...]. Tout est à recommencer.
René Char, *Dans l'atelier du poète*

• GILLES CHÂTELET, DERNIER PHILOSOPHE ROMANTIQUE

*Résolution d'une métaphore – / équation –
valeur abs[olue] d'une équation. /
Mathématique et philosophie supérieures / ou
théorie des idées, de l'infini, etc. / ont beaucoup
d'analogies entre elles. / Courbes – séries. / Éléments.
3 axes
[...]
3 grandeurs et qualités variables des forces. Quand je suis
l'une d'elles, alors les autres doivent se diriger sur moi.
Novalis, *Le Monde doit être romantisé*¹*

Admirateur de Niels Henrik Abel et d'Évariste Galois, Gilles Châtelet était cet « homme aux semelles de vent » qui restera, pour ceux qui ont eu l'insigne privilège de l'avoir connu, une conscience qui « ne sait que montrer ses griffes d'acier ». Incarnant les deux qualités si chères au poète Rimbaud, il a ainsi été qualifié de « dernier philosophe romantique² ». Si, pour une part, « romantique » vient d'anciennes formes du français *roman*, son sens élargi évoque la mélancolie, le mystère et l'imagination, trois attributs dont Châtelet était effectivement pourvu. Sa disparition tragique³, si l'on veut bien donner au mot « tragédie » son sens figuré d'« événement ou ensemble d'événements funestes », engage déjà tout le débat sur ses positions philosophiques (et réciproquement) :

Aussi bien, nous ferons l'hypothèse, interne à sa façon d'être et de penser, que ce qui a fatigué Gilles Châtelet de l'existence était une disjonction excessive du corps, un souci de soi replié, trop replié, trop peu dialectique, trop loin de pouvoir s'écrire. Les drames, terribles, et les épuisements, désertiques, séparent le corps de sa capacité d'écriture. Il faut alors pousser à son comble la séparation. Cette disjonction calme, très méditée, je la dis fidèlement romantique au sens suivant : le corps doit s'évanouir, de ce qu'il n'entre plus en tension vive avec la pensée. Le corps s'absente, oui, par indisponibilité dialectique. [...] [C]hez lui, toute proposition sur la science est convertible en une maxime de vie⁴.

Ce diagnostic philosophique fait écho à sa propre déclaration : « Si bien que l'enjeu des enjeux [...] est d'articuler ce qui se meut *en dehors* de nous avec ce qui se meut *au-dedans* de nous, de sorte que le dehors et le dedans se lient et se séparent, se séparent et se lient en de nouvelles saisies des corps et pensées en mouvement. Dans cette perspective, penser l'Espace (la Chose), c'est penser la liberté [...] »⁵ »

Il faut appliquer à Gilles Châtelet cette formule fichtéenne, reprise de Buffon : « Le style, c'est l'homme⁶ ». La verve du polémiste pamphlétaire, magistralement illustrée dans son œuvre politique⁷, se retrouve transfigurée dans ses ouvrages spéculatifs portant sur les sciences, également habités par cette « fureur imprécative contre toutes les puissances de mort ou toutes les expositions indécentes de ce qui est immobile⁸ ». Son programme de recherche s'est toujours situé à distance de toute paraphrase formelle, simple épuisement dans l'impuissance de vains redoublements, et très loin de la plupart des travaux d'histoire des sciences qui « poursuivent leur irrépressible et insipide parcours, recherchant des coïncidences, des concomitances, des mises en relation, qui ne sont souvent ni surprenantes ni suggestives et qui n'ont pas même le privilège du vide conceptuel⁹ ». On pourra alors s'accorder sur ce qui fut son double mot d'ordre : « Feu sur l'épistémologue ! » et « Vive la philosophie ! » Si « [l']épistémologue est celui qui, changeant la science en histoire des sciences, et l'histoire des sciences en objet séparé de la philosophie, tue, purement et simplement, la saisie de la philosophie par la vitalité des sciences¹⁰ », on concevra aisément que cette posture métaphysique eût de quoi indisposer nombre d'historiens des sciences : « Dans quelques cas [...] la somptuosité du style devient envahissante [...], et des fulgurances inouïes s'accompagnent inutilement de floppées de qualificatifs dépréciateurs, traduisant une revendication exorbitante selon laquelle cette pratique philosophique est la seule légitime. La polémique vive, voire agressive, serait-elle nécessaire pour affirmer une autre philosophie... ?¹¹ » Toujours dans ce contexte critique, mais plus spécifiquement à propos d'un texte repris ici même¹², le courroux

(et ses raisons) se précise et s'accroît : « [L]’objet de G. Châtelet semble être davantage le destin de la philosophie que celui des mathématiques. [...] Le but de l’essai semble être de combattre une certaine conception de la philosophie où “l’entendement fonctionnel” a une grande place. Cependant, il n’est pas certain que les enjeux du débat et la solution proposée par Châtelet soient intelligibles par quelqu’un qui serait intéressé par l’histoire des mathématiques mais non par la *Naturphilosophie*¹³. » Derrière l’apparente neutralité du style « bon enfant » et la supposée liberté du marché des idées (on peut être « intéressé » par l’histoire des sciences mais pas par la *Naturphilosophie* – entre « chair à bon choix » et consumérisme culturel¹⁴), apparaît le véritable enjeu. L’histoire muséale des sciences assumera « pacifiquement » le « destin » des mathématiques *contre* la philosophie, et ce dans une alliance stratégique *avec* l’anti-philosophie « plus austère [...] de l’entendement fonctionnel »¹⁵. Cette « austérité fonctionnelle » qui ne dit pas son nom n’est autre que la philosophie analytique d’obédience *néo-positiviste* qualifiée par Châtelet de « positivité niaise ». Or, pour l’auteur des *Enjeux* comme pour tous ceux se réclamant de filiations communes, toute pensée est polémique, le consensus demeurant alors le principal ennemi de la pensée. C’est ce que nous apprenait déjà Gaston Bachelard en son temps : « Il ne suffit point à l’homme d’avoir raison, il faut qu’il ait raison contre quelqu’un. [...] L’être agit contre la réalité et non plus en s’égalant à la réalité. Les conduites agressives et les mythes cruels sont, tous deux, des fonctions d’attaque, des principes dynamisants. Ils aiguïssent l’être¹⁶. » Quelque vingt ans plus tard, sur la fin de sa vie, comme Denise Laborde lui demandait ce qu’il pensait du proverbe populaire : « Pour allumer un feu, il faut être philosophe, amoureux et un peu fou », il ajouta : « ... ou incendiaire »¹⁷.

On peut d’ailleurs renouer ici le statut cataleptique de l’épistémologie et de l’histoire des sciences à la question du *style* :

The little style painstakingly constructs mathematics as the object for philosophical scrutiny. [...] The philosophy of mathematics can be inscribed under the area of specialisation that supports the name « epistemology and history of science », an area to which corresponds a specialised bureaucracy in the academic authorities and committees whose role it is to manage the personnel of researchers and teachers.

[...] The little style of the philosophy of mathematics, and of its epistemology, strives for such a disappearance of the ontological sovereignty of mathematics, its instituting aristocratism, its unrivalled mastery, by confining its dramatic and almost incomprehensible existence to a generally dusty compartment of academic specialisation.

[...] To classify and historicize are indeed the two operations of all little styles, when the goal is to eliminate a frightening master-signifier.

[...] Everything else is *the grand style*. Which, in a word, stipulates that mathematics directly clarifies philosophy, rather than the inverse, and that it does this by forced, even violent, intervention into the intimate operation of questions¹⁸.

Ce « romantisme de l'intelligence », déjà attribué à Gaston Bachelard par Jean Hyppolite, associé à la « gouaille sarcastique de sa voix » et à son « dandysme des ambiguïtés », fut souvent interprété comme une caractéristique fortement *ironique* du style châtelésien : non pas au sens de l'*eirôn*, de « celui qui interroge en feignant l'ignorance », mais de celui qui « raille finement ». Dans une note au § 140 de sa *Philosophie du droit*, Hegel cite un passage de Solger sur les *Leçons* de Schlegel, qui fait une sorte de pendant au drame de la *séparation* chez Châtelet¹⁹ :

La véritable ironie part du point de vue que l'homme, tant qu'il vit dans le monde présent, ne peut accomplir sa destination, au sens le plus fort du mot, que dans ce monde-ci. Tout ce par quoi nous croyons dépasser ces buts finis n'est que vaine et vide imagination. Même ce qui nous paraît être le Bien suprême ne prend qu'une forme limitée et finie pour notre activité. [...] Car, en vérité, ce Bien n'est vraiment qu'en Dieu et quand il périt en nous, il se transfigure en quelque chose de divin à quoi nous n'aurions pas part, s'il n'y avait pas une présence immédiate de cet élément divin qui se révèle précisément lors de la disparition de notre réalité effective. Mais l'état d'esprit, pour lequel cet élément divin se manifeste en pleine clarté dans les situations humaines, est l'ironie tragique²⁰.

Mais si l'ironie romantique se présente chez Hegel comme une fixation de la subjectivité singulière, il reconnaît néanmoins que les individus romantiques représentent une *diversité* dans leurs modes d'expression. L'expression ironique de Kleist s'exprime dans une « énergie de déchirement » qui finira par se retourner contre lui. Quant à Novalis, l'un des maîtres de Châtelet, Hegel considère sa mort par consommation (*Schwindsucht*) comme l'objectivation de sa fixation aspirante (*Sehnsucht*), celle d'une aspiration ardente à un contenu véritable, mais dans une objectivité vaine. Dans sa fixité séparatrice, le moi se retourne contre lui-même et la consommation se comprend alors comme l'action auto-consommante de la négativité du moi, négativité cependant à l'origine du « besoin de penser ».

• L'ENCHANTEMENT DU VIRTUEL DANS *LES ENJEUX DU MOBILE*

Les Enjeux du mobile se caractérisent avant tout comme un livre de philosophie greffé sur une science *in fieri* et dévoilant des trésors de pensée²¹. Reprenant explicitement la tradition

de Bachelard, de Lautman, de Cavaillès, de Simondon, de Desanti et de Badiou, l'ouvrage refuse de se résigner au divorce entamé entre une philosophie écrite *pour les littéraires*, sûre d'elle-même, ambitieuse et élégante, mais ignorant tout des pratiques scientifiques, et une *philosophie des sciences*, à la fois trop timide et trop entêtée, toujours invitée en surnombre au Banquet des « sciences dures » pour les faire frissonner d'un supplément d'âme. Ne cherchant pas simplement à « informer », il s'agit de capter des mouvements de pensée en rejetant la paraphrase, pratique dominante de toute épistémologie formelle qui confond *vérité* scientifique et *vérification* par réduction de la pensée à une grammaire correcte des énoncés censée établir une communication transparente. C'est au contraire un intérêt porté aux zones obscures et inarticulées de la pratique des géomètres et des physiciens²², au « parler avec les mains » des physiciens et aux « allusions » des géomètres, qui en constitue le cœur effectif. Pourquoi ? Parce que les concepts physiques ou mathématiques des théories achevées nous sont toujours donnés comme des objets inanimés, prisonniers de définitions hypostasiées, stabilisées, formalisées et de règles trop rigides de combinaison. Cette raideur objectivante est l'ennemie de la créativité, motif essentiel d'un appel à la « tendresse » schellingienne de l'*articulation*²³.

S'ouvre ici la boîte de Pandore de la dialectique dans sa monumentalité spéculative, de Schelling à Hegel, sans parler de sa réouverture contemporaine avec la question du platonisme, de Lautman à Badiou. « La dialectique n'est pas la neutralisation synthétique de deux termes préexistants et opposés, mais la découverte de l'articulation qui déploie la dimension le long de laquelle ils surgiront comme des "côtés"²⁴. » Cette advenue dynamique de la dualité, cette dialectique du Un et du Deux, du « Un se divise en Deux », est polarisation de l'espace qui s'articule par le jeu latent d'une articulation repliée en deçà de la séparation du Un et du Deux. Telle est la leçon de la *Naturphilosophie* schellingienne. Ce repliement sur soi de la dualité dialectique, condition absolue de toute articulation et de toute polarisation, est pour Châtelet le signe qu'« un Deux s'intrique inexorablement avec un enveloppement²⁵ ». En ce point, tout le dispositif se situe dans une sorte de préformel, en deçà du formel autant qu'en amont de toute formalisation. Par une sorte de retrait, de *Schritt zurück* métaphysique, les *Enjeux* se proposaient de décrire une « genèse pré-dialectique » des concepts scientifiques dans l'immanence même de leur production et de leur analyse²⁶. D'où la place privilégiée pour le *Gedankenexperiment*, l'*expérience de pensée*, cette passion de la pensée qui, dans son

retrait des choses disponibles à la mesure, devient nature dans l'acte même où la nature « devient » intelligible. Elle doit être comprise non comme expérience « impossible dans la réalité », mais comme recherche de situations de perplexité maximale, comme expérience charnière, par quoi le Je se propulse dans l'être en venant coïncider avec le principe même des choses. Elle est la preuve que toute pensée est nouage d'un espace articulé et d'un geste articulant, « dépli gestuel d'un espace ». Ici la pensée se fait géométrie entendue comme gestuelle de la déformation, et la géométrie se fait pensée. Cette origine géométrique de la pensée trouve le principe de son déploiement dans la virtualité d'articulation : « L'invention d'une articulation frôle avec plus de subtilité l'origine géométrique de la pensée²⁷. » Il y faudra plus d'une virtualité : un *multiplicateur de virtualités* que Châtelet nomme « stratagème allusif ». Il est la source d'une déformation rigoureuse de tout concept transi et réifié, de toute raideur objectivante et linéaire au profit d'une ouverture au divers : « Cette diversité ne doit pas être constatée comme celle de blocs dispersés dans l'étendue, mais faire système : une déformation cohérente doit la produire. Cette ambiguïté exige donc la propulsion noétique la plus résolue, la plus orthogonale aux transitivités, et exalte au plus haut degré le geste qui découpe et expose la forme²⁸. » Le geste se fait *poétique* au double sens de producteur et d'accoucheur d'une forme nouvelle, car il ne saurait être réduit à une description statique de ses produits, la bonne productivité ne s'épuisant jamais dans ses produits²⁹. Ici, la forme « porte » les gestes virtuels ; elle en est le support allusif et la motivation inductrice, et non le résultat fixé d'un geste qui la découpe et la détache de son fonds indifférent. La saisissant de l'intérieur parce que nous situant du côté du geste, nous pouvons saisir la forme au moment même de sa naissance comme « précipité » de la spatialisation par laquelle le geste se saisit et se détermine lui-même, tout en déterminant une spatialité dont l'horizon est *décidé* par le geste comme tel³⁰.

Pour clore ce bref tour d'horizon de quelques opérations fondamentales propres aux *Enjeux*, je classerai l'ouvrage dans la lignée d'un *surrationalisme philosophique*³¹. C'est Gaston Bachelard qui en inaugure le titre en 1936 :

On confond presque toujours l'action décisive de la raison avec le recours monotone aux certitudes de la mémoire. [...] Le rationalisme prend alors un petit goût scolaire. Il est élémentaire et pénible, gai comme une porte de prison, accueillant comme une tradition. [...] Il faut rendre à la raison humaine sa fonction de turbulence et d'agressivité. On contribuera ainsi à fonder un surrationalisme qui multipliera les occasions de penser. [...] Dans le règne de la pensée, l'imprudence est une méthode³².